

## Te lire ton horoscope pendant que tu me lèches

Mélodie Nelson

Numéro 170, printemps 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nelson, M. (2021). Te lire ton horoscope pendant que tu me lèches. *Moebius*, (170), 101–107.

# Te lire ton horoscope pendant que tu me lèches

Mélo die Nelson

Nous ne pouvions aller nulle part parce que tout avait déjà commencé à fermer. Je ne voulais pas l'inviter chez moi. J'avais mangé de la soupe tonkinoise. Il y avait encore du bouillon épicé dans une poêle, de la coriandre qui trempait. Les crottes de mon chat, pas encore dans un sac à petits cœurs roses.

La dernière fois que nous nous étions vus, il avait joui pour la première fois en moi. Nous avions bu à l'usine Grover. Je travaillais au troisième étage, dans une boutique de cactus à quinze dollars. Il y avait comme une cachette secrète, un monde en carton-pâte pastel, au rez-de-chaussée. Un corridor s'ouvrait sur un rangement de la concierge, un espace oublié depuis un siècle, avec des aspirateurs brisés, des boîtes de clous pleines de poussière et une chainsaw. Plus loin, deux toilettes. Super propres parce que personne ne les utilisait. Devant les deux toilettes, un banc de parc en plastique. Nous nous étions assis, mon sac à dos Miami Deli et mon sac de courses avec toujours un peu de pelures

d'oignon au fond posés à terre. Il avait amené du Gatorade, et moi une bouteille de vodka et des canettes d'eau aromatisée aux cerises noires, achetées au Dollarama.

J'avais aussi acheté des crayons de bois, pour tenter de faire comme ma cousine et dessiner des cheveux avec plein de dégradés dedans. Je m'imaginai enfermée chez moi, mon chat sur les genoux, mes plantes sur le rebord de la fenêtre, avec les petites traces de givre de mars encore, et dessiner la tête des enfants que je n'aurai jamais.

Lui, il avait un garçon. Et une femme qui lui avait fait ce garçon. Moi, je pouvais lui faire des drinks.

Sur le banc, je ne me levais que pour jeter les canettes vides dans un trou au mur. J'avais commencé à le sucer, son pantalon ouvert, mes collants retirés, en boule dans mon sac, pendant qu'il me parlait de son père qui lui achetait toujours des pyjamas quand il se rendait au Costco. Il appuyait son avant-bras contre mon cou, comme je le lui avais demandé. Je voulais m'étouffer avec sa queue au fond de ma gorge, comme je m'étouffais avec de trop grandes gorgées d'alcool. Je voulais m'amuser, être comme une gamine dans un décor qui n'était visible que pour nous, avant qu'il ne retrouve le sommeil de sa femme, dans son lit à la couverture gris perle, sa chambre aux murs gris perle et aux toiles que je ne comprenais pas.

Il m'envoyait parfois des photos de lui au lit. Je ne le regardais pas tout de suite. J'observais le décor. Je tentais de deviner une forme à ses côtés ou le souvenir d'une forme, un soutien-gorge accroché à une poignée de porte, le paquet de cigarettes de sa femme, un mot doux, sous l'oreiller, quelque chose de chaud. Je commentais sa queue, mais je gardais en moi le titre du livre sur la table de chevet, et l'image des pantoufles pour des pieds plus fins que les siens.

Alors que je le suçais, il m'avait demandé de l'embrasser les yeux ouverts. Je l'embrassais et il se branlait. Je m'étais mise à quatre pattes, le corps appuyé contre le banc. Il était venu derrière moi. Ma robe retroussée sur mon dos. Quand il me pénétrait, c'était trop facile, comme un casse-tête dont il ne manque que deux pièces, et c'était lui et c'était moi.

Il m'a rendue plus qu'étaine et romantique que Jojo Savard.

À un moment, il a bougé si rapidement que j'avais l'impression que le mur bougeait comme moi. J'étais étourdie, mais je ne voulais pas lui demander de cesser. Je voulais le garder en moi, qu'il veuille se répandre, mais seulement après m'avoir endormie de ses coups d'une violence réconfortante. Il m'avait promis qu'il ne répétait rien, avec moi, j'avais seule ses caresses, sa langue, sa sueur, ses petits cheveux noirs qui se glissaient dans mes yeux quand je désirais sentir l'huile essentielle qu'il y mettait.

Il était venu au fond de moi alors qu'il se le refusait, avant, comme si ne pas jouir le distanciat de ce qu'il faisait : être presque nu, des heures, avec une femme qui ne le voyait pas le matin, avec son thé noir et ses cernes. J'étais restée le corps plié, espérant qu'il reste, un peu, puis nous étions allés dans sa voiture.

C'était une semaine plus tard et j'avais l'impression que ce serait notre dernière fois. Les écoles fermaient, sans durée précise, pour résorber une pandémie. Son frère revenait de République dominicaine. Sa belle-mère arriverait quelques jours plus tard, délaissant sa maison près de la faille de San Andrea. Il l'hébergerait. Je ne voulais pas lui dire que nous ne nous reverrions plus. Je me trompais, peut-être, et nous ne serions séparés qu'une semaine ou deux, le temps d'une grosse épicerie de produits congelés.

Nous nous étions rendus dans le stationnement d'une usine, rue Papineau, à distance de marche de chez moi et de la pizzeria Domino's. J'étais allée chercher une bouteille de vodka à la SAQ, mon manteau détaché. Il avait tenté de glisser des billets de vingt dollars dans mon sac de courses, mais j'avais refusé.

Je projetais un air catastrophé sur le visage de chaque personne que je croisais. C'était la dernière fois aussi, pour tout le monde.

Dans des verres en plastique, nous accumulions l'alcool et les vœux.

«Je fais le souhait d'aller au dépanneur dans Rosemont avec toi, celui qui partage son espace avec un restaurant au menu de trente-six plats. Je veux manger des rondelles d'oignon dans un sac tout plein de gras, avec toi, avec ta bouche et tes doigts.»

Lui, il voulait que je lui lave les cheveux, dans un hôtel. Il s'imaginait complètement nu. Moi sur le rebord de la baignoire, la jupe retroussée, les jambes écartées. Mes vêtements, déjà imbibés de lui et de bulles de savon.

Alors que j'avais peur de la maladie, assez pour ne plus rien toucher déjà, sauf lui, je suis sortie de sa voiture pour me recroqueviller, les fesses presque sur l'asphalte, et uriner. J'observais, fascinée, le trajet de l'écoulement, et la faune sur les toits des immeubles aux alentours. Je devinais des lynx. Il prédisait plutôt que c'était un chat, ou un raton laveur.

«Je pensais que j'allais t'embrasser.» Je n'avais jamais vraiment réfléchi à ce qui se passerait entre nous. Quand nous avons décidé de nous rencontrer, nous avons pensé nous promener dans un parc, ou jouer à Scattergories. Nous étions allés dans un hôtel. J'avais retiré mes bottes avant lui. Il avait suivi mes gestes et avait déposé les siennes à côté.

Nous n'avions pas fait attention ; la neige sous nos bottes fondrait et laisserait des traînées sous un bureau de bois vernis, rue Saint-Denis. Il était resté dans un fauteuil, et je m'étais assise, stoïque, le dos droit, sur le lit. Il m'avait proposé de retirer la couette, puis je m'étais penchée vers lui, pour un baiser. Je ne voulais que l'embrasser. J'avais les jambes douces, une culotte corail ou crème, mais je pensais rester habillée, parler de romans policiers et de sa famille et de la mienne et des parcs qui nous séparaient, trois parcs entre chez lui et chez moi, que ça. Je voulais connaître sa couleur préférée et ce qu'il mangerait comme dernier repas.

Je voudrais des crêpes avec des asperges du fromage et du sirop d'érable.

Dans sa voiture, dans le stationnement, quand il étirait les jambes, par-dessus moi, sur la banquette, il était à l'étroit. Je lui disais que je l'aimais. J'étais capable de ne pas attendre de réponse. Il ne répondait rien, souvent. J'étais seule, mais j'étais avec lui, alors que je ne pensais pas pouvoir être avec quelqu'un. Lui montrer mes ongles, lui parler de mes meilleures amies et de mes courses dans les champs de maïs, à L'Assomption, adolescente. Je ne pensais pas que ça pouvait même m'arriver. Je ne chantais plus devant le miroir. Je ne m'inventais personne. J'étais silencieuse, chez moi, sauf pour mon chat, quand je voulais qu'il s'endorme ou qu'il vienne dormir contre mon cou, comme une écharpe ou les mains d'un homme qui ne m'étranglerait pas mais presque.

J'aurais voulu l'été, immédiatement, comme un nouveau rêve, sauter par-dessus les mois qui nous éloigneraient.

« Boire devant les canards du Parc La Fontaine. Baiser dans ce qu'il reste de théâtre ou dans n'importe quel coin que tu trouverais. Salir mes genoux. »

« Aller me faire bronzer avec toi et te demander de me sucer dans une cabine. »

« Te lire ton horoscope pendant que tu me lèches. »

J'étais assise sur toi. Ta braguette était ouverte. Tu m'expliquais que tu ne me disais pas toujours que tu m'aimais, parce que tu pensais à ta femme. J'étais curieuse d'elle. Je refusais de chercher son nom sur les réseaux sociaux. Je la projetais grande, avec des cheveux bruns et une frange, dans des robes marines ou grises comme votre chambre, des robes amples, et des manteaux amples, qui tombaient bien, sans prétention, sans faire attention, comme dans les magazines de mode que j'avais vus, une fois, dans une de tes photos. Je l'imaginais douce, faible et fatiguée, avec un ton aimant mais acerbe, quand il est tard ou qu'elle se plaint d'un mal de tête. Toutes les femmes des autres ont mal à la tête et des nouveaux manteaux chaque année.

Il m'expliquait qu'il avait cru la perdre, pendant qu'elle accouchait. J'écoutais et je tentais d'imaginer mon ventre qui s'ouvrirait sur un risque de mort, avec des points de suture pour m'en souvenir. J'avais alors décidé de croire que ses je t'aime, il ne les donnait que pour la peau malmenée d'urgence de sa femme. Quand il lui disait je t'aime, c'était pour la remercier de ne pas l'avoir laissé seul, mais j'étais seule, moi, sans points de suture, sans tatouage, sans rien pour me manifester à quelqu'un.

« Je veux que tu me mordes. »

J'imaginais ses morsures comme si elles devaient être là, des traces de lui. Nous ne nous reverrions pas, mais j'aurais le souvenir de ses dents imprimées dans ma chair, encore quelques jours, et j'y repasserais mes ongles et la mine de mes crayons de bois.

J'avais pris mon verre. J'avais soif. J'avais avalé trop rapidement et commencé à pleurer. Ce n'était que de la vodka pure. J'avais oublié d'y mélanger du jus de goyave ou de l'eau pétillante aux agrumes. Il avait pris mon visage dans ses mains et me demandait de rester éveillée. Je pleurais et je ne voulais qu'être couchée, sur sa banquette, même pas contre lui, seulement quelques minutes. Je voulais dormir, seulement quelques minutes. Il avait commencé à conduire. Je lui avais demandé de s'arrêter pour que je sorte et j'avais vomi. Plus tard, il me dirait que je n'avais pas vomi, mais je me souviens de ses souliers et de ses mains qui peignaient mes cheveux.

« Je veux un café vanille française du Tim Hortons. »

Je lui répétais ce que je voulais, mais surtout je voulais m'endormir, avec lui, je ne voulais pas qu'il jouisse encore en moi, je voulais pouvoir m'endormir et savoir qu'il serait là, au réveil, et moi aussi, je voulais la forme de mon corps sur sa peau, et la sienne sur la mienne, nos draps n'importe comment, mon chat, quelque part, les poils de mon chat, mes cheveux plats, son caleçon, les miettes de Cheerios écrasés, ses mains, les lignes de ses mains, mes seins dans son cou et une bataille d'oreillers, plus tard.

Entre sa voiture et chez moi, j'ai marché les derniers mètres le cœur ailleurs, à me demander si ce serait plus facile de m'effondrer contre un arbre ou de survivre quelques mois, en attendant d'autres vœux. J'aurais voulu tomber en bicyclette et lui montrer que sous mes robes, il n'y avait rien.